

L'Hydre à deux têtes

Dans le ventre du dragon de Yves Simoneau

Marcel Jean

Numéro 42, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1989). Compte rendu de [L'Hydre à deux têtes / *Dans le ventre du dragon* de Yves Simoneau]. *24 images*, (42), 70–71.

DANS LE VENTRE DU DRAGON

DE YVES SIMONEAU



Lou (David La Haye) dans l'entrepôt de circulaires.

L'HYDRE À DEUX TÊTES

par Marcel Jean

Comme toute l'œuvre d'Yves Simoneau, mais avec encore plus de prégnance, *Dans le ventre du dragon* est à placer sous le signe de la schizophrénie. Il y a en effet chez ce cinéaste une véritable obsession de l'ambivalence, c'est-à-dire une obsession pour les caractères ou les objets comportant deux composantes de sens contraire. Cette ambivalence est présente dans le comportement des personnages (le policier assassin des *Yeux rouges*, le haut fonctionnaire cocaïnoman de *Pouvoir intime*, le pasteur attiré par les fillettes des *Fous de Bassan*), mais elle l'est aussi à l'intérieur même des structures narratives qu'il met en place. On n'a qu'à penser à la construction de *Pourquoi l'étrange monsieur Zolock s'intéressait-il tant à la bande dessinée?*, qui oscille entre la fiction et le documentaire, aux deux univers parallèles de *Pouvoir intime*, ou encore au mélange de genres dans *Les fous de Bassan*, film qui tient à la fois du thriller psychologique et de la chronique villageoise, et dans lequel se superposent deux temporalités qui n'arrivent jamais vraiment à former un tout.

Le rapport qu'entretiennent avec la réalité les trois principaux personnages de *Dans le ventre du dragon* annonce la

nature schizoïde du film. En effet, ces trois hommes, passeurs de circulaires, trouvent un exutoire à celle-ci dans leurs rêves: Steve (Rémy Girard) voit des planètes couvertes de gazon épais comme du tapis, Bozo (Michel Côté) s'invente une femme imaginaire, tandis que Lou (David La Haye) rêve d'un tour du monde et, surtout, d'une île déserte. Pour Bozo, et même pour Steve, cette fuite dans le rêve, cette tendance à la fabulation prend des proportions proches de la mythomanie, comme en témoigne cette séquence (au demeurant très belle) où Bozo, qui avoue à Steve avoir menti au sujet de sa femme, ne reçoit qu'un mensonge en réponse à sa sincérité. À des degrés divers, presque tous les autres personnages du film ont un comportement schizophrène. À titre d'exemples, le docteur Lucas (Marie Tifo) laisse paraître la confusion de ses sentiments lorsqu'elle embrasse Lou au moment même où elle lui injecte des drogues qui provoquent son vieillissement et risquent de le tuer, tandis que le directeur de l'entreprise pharmaceutique (Jean-Louis Millette), refusant d'admettre l'existence des expériences du docteur Lucas, exige que l'on en fasse disparaître toutes traces, comme pour nier que sa compagnie ait pu, à un moment donné, y

souscrire.

En relation étroite avec ces comportements, l'architecture de l'histoire repose sur une série d'antagonismes: entre la réalité et le rêve, entre la condition des personnages et leurs désirs, entre le monde des passeurs de circulaires et celui des cobayes de la science, mais aussi entre ceux qui vendent des médicaments (le directeur de l'entreprise) et ceux qui font de la recherche (le docteur Lucas), ainsi qu'entre les résultats des expériences pharmaceutiques (le vieillissement prématuré) et les intentions qui en sont la base (permettre aux gens de se guérir eux-mêmes, augmenter leurs possibilités cérébrales). Cette utilisation antagonique des divers éléments du film est poussée à l'extrême lorsque Simoneau oppose deux genres, la comédie et le thriller d'anticipation, de sorte que ceux-ci se dynamitent l'un l'autre.

En effet, à chacun des deux univers représentés à l'intérieur du film correspondent un genre, un rythme, un ton. Si le petit monde des passeurs de circulaires — avec son petit boss (Pierre Curzi), son truck plein de papiers et ses propriétaires de boîtes aux lettres agressifs — est une véritable invitation au rire, celui de l'industrie pharmaceutique, peuplé de médecins



PHOTOS: CLAUDEL HUOT

Les passeurs de circulaires Steve (Rémy Girard), Bozo (Michel Côté) et Lou (David La Haye) sont avec leur «boss» (Pierre Curzi).



Le directeur de l'entreprise (Jean-Louis Millette), docteur Lucas (Marie Tifo) et Mireille (Monique Mercure): Les méchants.

inquiétants et de cobayes misérables errant dans un laboratoire aux allures de bunker futuriste, est plutôt un appel à l'angoisse. Loin de tabler sur un enrichissement réciproque des genres, *Dans le ventre du dragon* les renvoie plutôt dos à dos en une sorte de lutte à finir. C'est ainsi que la partie comique, reposant surtout sur les compositions solides de Rémy Girard et Michel Côté, emporte facilement le morceau et peut être considérée comme une réussite, malgré quelques facilités scénaristiques difficilement explicables (la séquence où Bozo raconte une blague de newfies). Grande perdante de cet affrontement, la seconde partie, qui débute lorsque Lou décide de « vendre son corps à la science », paie cher le tribut de sa défaite. En effet, le suspense sur lequel elle devrait reposer est anéanti. Il n'y a pas

ce sentiment d'urgence qui fait craindre pour l'avenir de Lou et qui pousserait le spectateur à souhaiter l'intervention de ses deux compères. Au contraire, le scénario se fait hara-kiri avec ses nombreuses ruptures de ton, surtout lorsque le directeur du laboratoire annonce que l'on doit mettre un terme aux expériences. Dès ce moment, tout laisse croire que les patients seront renvoyés chez eux, et l'intervention de Bozo et Steve devient superflue. Leur longue fuite à travers couloirs et souterrains ne distille alors rien d'autre que de l'ennui.

Il est étonnant qu'Yves Simoneau, qui a réalisé avec *Pouvoir intime* le seul thriller vraiment réussi de l'histoire du cinéma québécois et qui, dès *Les yeux rouges*, démontrait de réelles aptitudes pour ce genre de cinéma, échoue à ce

point à créer chez le spectateur un sentiment d'attente angoissée. On a déjà dit que la qualité des personnages de méchants était garante de la réussite d'un thriller. Cela est sans doute vrai ici, où les méchants, ne s'entendant pas entre eux, n'arrivent pas à constituer une menace plausible.

Plutôt que d'affronter les réels problèmes dramatiques auquel son scénario le confrontait (notamment une fin décevante et indéfendable: les héros détruisent le laboratoire sans se soucier des autres cobayes), Simoneau a préféré concentrer ses efforts à la création d'une esthétique inspirée de la bande dessinée. À ce chapitre, il s'est souvenu de *Pourquoi l'étrange monsieur Zolock...* et, avec l'aide d'Alain Dostie à la direction de la photographie et de Normand Sarrazin à la direction artistique, il signe une imagerie inédite au Québec, mais proche parente de celles des Jean-Jacques Beineix et Luc Besson.

La comparaison avec Beineix et Besson n'est pas innocente, car Simoneau partage aussi avec eux une fascination pour le cinéma hollywoodien (le cinéma de genre) qui se double d'une volonté sans doute sincère de faire un cinéma d'auteur. Trop exigeant pour se contenter de l'adhésion du public, trop ambitieux pour viser uniquement l'appui de la critique, Simoneau joue sur plusieurs tableaux à la fois. Une telle attitude est sans contredit préférable à la paresse télévisuelle qui menace actuellement le cinéma québécois, mais elle est aussi à l'origine du dédoublement de personnalité dont souffre *Dans le ventre du dragon*. ●

DANS LE VENTRE DU DRAGON

Québec 1989. Ré.: Yves Simoneau. Scé.: Pierre Revelin, Marcel Beaulieu et Yves Simoneau. Ph.: Alain Dostie. Mont.: André Corriveau. Mus.: Richard Grégoire. Int.: Rémy Girard, Michel Côté, David La Haye, Marie Tifo et Pierre Curzi. 102 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.